

Création actuelle de danse, saison 2013-2015

« bits C 128Hz » : miR Compagnie / Béatrice Goetz

« Je suis une personne très sociable »

D'où vient votre plaisir de la danse et du mouvement?

J'ai une image très claire. Je me vois toute petite. Tout d'un coup, de la musique retentit de je ne sais où. Le style de musique n'a pas d'importance, ce pourrait être de la variété ou du jazz, et je me suis mise à danser dessus. Un jour, j'ai reçu un 45 tours, avec des images de casatchok sur la couverture, une véritable marche à suivre. C'est ainsi que j'ai appris cette danse pour moi, point par point.

Votre famille vous a-t-elle soutenue dans votre envie de danser?

A la maison, il n'était pas question de parler de danse professionnelle. Dans ma génération (je suis de 1959) et dans mon milieu, ce qu'on associait à la danse, c'était le ballet ou le sport. L'obstacle de la danse classique était trop grand. Je n'ai jamais envisagé d'en faire, car j'étais une petite fille sportive. Je courais partout en pantalon et j'aimais jouer au foot avec les garçons.

Finalement, vous êtes tout de même devenue danseuse. Quel a été votre parcours?

Ça a été un long processus. Chaque fois que j'en avais l'occasion, je dansais, y compris en cours d'éducation physique. Il me suffisait d'une danse folklorique pour avoir du plaisir, je m'ouvrais comme une fleur. Ce n'est qu'après la maturité que j'ai commencé à m'entraîner sérieusement. J'ai d'abord étudié le sport pour pouvoir subvenir moi-même à mes besoins. Je savais qu'en tant qu'aînée, je devais quitter la maison le plus rapidement possible. Etre autonome financièrement a toujours été une évidence pour moi. Dès la fin de la première année d'études, j'ai commencé à enseigner la gym. En parallèle, je m'entraînais tous les jours au studio de danse de Marianne Forster, à Bâle. Une fois diplômée, je donnais neuf heures d'enseignement par semaine. Du coup, tu peux facilement t'entraîner jusqu'à 30 heures à côté.

N'avez-vous jamais pensé aller à l'étranger faire une formation de danse?

J'aurais pu travailler beaucoup pendant une année ou deux pour pouvoir aller à l'étranger, comme beaucoup de gens de ma génération l'ont fait. Mais je n'y ai jamais songé, je ne sais pas trop pourquoi. J'ai encore fait une formation de trois ans en gymnastique à Bâle. C'était ce qui était le plus proche de la danse, et je pouvais me l'offrir. Plus tard, ça m'a permis d'être chargée de cours pour la formation des enseignants d'éducation physique au département du sport et des sciences du mouvement, comme ça s'appelle maintenant.

Vous avez fait partie de la Compagnie Maja Lex à Cologne. Comment y êtes-vous entrée?

Ça s'est fait par l'intermédiaire de Marianne Forster, qui a connu Maja Lex personnellement. Marianne a toujours favorisé la rencontre entre beaucoup de personnes qu'elle invitait en Suisse pour ses cours d'été bien connus. C'était des gens extrêmement professionnels, qui venaient surtout des Etats-Unis, avec lesquels j'ai beaucoup appris. C'est aussi de cette façon que j'ai connu Koni Hanft. Elle transmettait l'*elementarer Tanz* de manière très pure. C'est une approche de la danse qui repose sur l'improvisation. En ce sens, j'y vois d'ailleurs un parallèle avec le breakdance.

Le courant est-il tout de suite passé entre vous?

Koni Hanft est une personne ouverte, chaotique et audacieuse. Rencontrer quelqu'un comme ça, c'est tout simplement exaltant. La Compagnie Maja Lex cherchait justement une danseuse et j'ai tout de suite dit «j'arrive!». L'*elementarer Tanz* prend ses racines dans la danse expressive allemande, qui, elle, s'inspire de la gymnastique et de l'enseignement du mouvement de Rudolf Laban. Ce dernier a un jour dit que tout le monde est un danseur. Cela a résonné avec mon parcours: «Tu peux être danseuse, même si tu as commencé tard, même sans formation classique.»

Comment êtes-vous arrivée à concilier la danse et votre charge de cours à Bâle?

Je répétais quatre jours par semaine à Cologne et travaillais un jour à l'université de Bâle. Le dimanche soir, je rentrais toujours à Bâle. J'étais déjà mariée à cette époque. Une journée compte 24 heures et une semaine, sept jours: j'y ai casé le plus de choses possibles. J'ai vécu comme ça pendant cinq ans, jusqu'en 1994. C'est avec la Compagnie Maja Lex que j'ai commencé à chorégraphier.

En 2002, vous avez fondé votre propre compagnie, la miR Compagnie avec laquelle vous avez été, en Suisse, la première chorégraphe à rassembler sur scène danse contemporaine et danse urbaine. Le breakdance était-il pour vous un moyen d'élargir encore le champ des possibles artistiques?

Sans aucun doute. La danse urbaine repose sur l'idée que chaque danseur est un individu et ne doit pas être mis dans un moule. D'un point de vue philosophique, tout le monde peut faire du hip-hop ou du breakdance, plus ou moins bien évidemment. J'ai mené mon premier travail de ce type avec Basel City Attack, avant même la création de la miR Compagnie. Ce sont quatre breakdansseurs incroyables, plusieurs fois champions de Suisse. Le succès que nous avons rencontré avec la pièce «Airtrack» était à la mesure de la difficulté de la collaboration avec eux. Après de nombreuses années à travailler ensemble, leurs chemins s'étaient éloignés et ils n'étaient plus en bons termes.

Et vous avez dû trouver de nouveaux danseurs?

Oui, cela n'allait plus. A Bâle, la scène du breakdance est dominée par les hommes et, en partie, très homophobe. Je me demandais où étaient les femmes qui faisaient du breakdance. J'ai trouvé ce que je recherchais à Zurich. La première pièce de la miR Compagnie a été «Lila», qui s'est soldée par un flop. Mais c'est en échouant qu'on apprend le plus. Trois ans plus tard, j'ai rencontré Björn Meier, alias « Buz », par l'intermédiaire d'une danseuse. Je collabore toujours avec lui aujourd'hui.

Plus tard est venu s'ajouter le hip hop. L'avez-vous personnellement pratiqué?

J'ai pratiqué le hip-hop avec le danseur bâlois Viet Dang deux fois par semaine pendant plus de trois ans. Pour ce qui est du breakdance, j'ai appris le travail des pieds avec mes danseurs. Par contre, je ne peux plus faire les mouvements physiques en raison de mon âge. Pour que je puisse chorégraphier, mon corps doit connaître les différentes qualités de mouvements.

Vous avez remporté un prix suisse de danse avec «bits C 128 Hz» (2013). Quels sont les thèmes de la pièce?

Elle porte sur la musique, le beat et le battement du cœur. J'ai toujours voulu travailler avec un musicien qui joue en direct. J'ai connu le violoncelliste classique Christoph Dangel grâce à différents projets de médiation de l'Orchestre de chambre de Bâle. Je l'ai présenté au DJ Janiv Oron. Les deux se sont tout de suite bien entendus. Dans la pièce, la chaleur de la tonalité du violoncelle, due à sa caisse de résonance en bois, rencontre les différentes facettes de l'électronique. Les images se forment avec les sons, qui vont de la musique de Vivaldi au rap en passant par l'électronique. La question que je me posais était: comment les danseurs vont-ils réagir en entendant ces sons

Comment choisissez-vous les thèmes que vous abordez? Y a-t-il un fil rouge sous-jacent entre vos différentes pièces?

Je rencontre des personnes, qui provoquent quelque chose en moi, une idée. Une étincelle se produit. C'est comme ça que je fonctionne, c'est très émotionnel. Pour «Lila», j'ai essayé de mettre en lien le théâtre et la danse. La pièce reposait sur un modèle littéraire. Globalement, je voulais faire trop de choses. A partir de ce moment, c'était clair pour moi: je devais revenir à la danse. Ma pièce suivante, «Transit», a été comme un réveil. J'ai cherché des formes pouvant relier la danse contemporaine et le hip-hop. Les danseurs hip-hop ont repris des mouvements de danse contemporaine, et inversement.

En 2006, vous avez fondé la mini-miR, un projet de danse pour les enfants. D'où vient votre engagement pédagogique?

Je crois que la pédagogie fait partie de moi. Je suis très reconnaissante envers notre système public et son caractère social, et je ressens à mon tour une responsabilité. Même en venant de la classe populaire, j'ai sans problème pu aller au gymnase. J'ai toujours eu le sentiment que tout m'était ouvert.

Votre compagnie s'appelle miR Compagnie et non pas Béatrice Goetz Compagnie. Pourquoi?

Je trouverais présomptueux de reprendre mon nom pour ma compagnie. Je me considère comme une personne très sociable. Je fais très attention à mon équipe. Chaque personne avec qui je collabore apporte quelque chose de nouveau et d'unique. Il s'agit donc d'un «MIR», qui signifie *Motion in Relation* (mouvement en relation). Le nom renvoie à une attitude face au travail. MIR était également le nom de la station spatiale russe en orbite. Je ne suis qu'une partie du vaisseau spatial, même si je suis le *Master Mind behind* (l'esprit qui est derrière). Je suis responsable de l'idée du projet, de la chorégraphie, de l'administration et, au final, du résultat.

Entretien réalisé par Maya Künzler